

Pouvoir des mots et limites de la cartographie dans la géographie grecque et romaine

Pascal Arnaud

Dialogues d'histoire ancienne, Année 1989, Volume 15, Numéro 1

p. 9 - 29

[Voir l'article en ligne](#)

Avertissement

L'éditeur du site « PERSEE » – le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation – détient la propriété intellectuelle et les droits d'exploitation. A ce titre il est titulaire des droits d'auteur et du droit sui generis du producteur de bases de données sur ce site conformément à la loi n°98-536 du 1er juillet 1998 relative aux bases de données.

Les oeuvres reproduites sur le site « PERSEE » sont protégées par les dispositions générales du Code de la propriété intellectuelle.

Droits et devoirs des utilisateurs

Pour un usage strictement privé, la simple reproduction du contenu de ce site est libre.

Pour un usage scientifique ou pédagogique, à des fins de recherches, d'enseignement ou de communication excluant toute exploitation commerciale, la reproduction et la communication au public du contenu de ce site sont autorisées, sous réserve que celles-ci servent d'illustration, ne soient pas substantielles et ne soient pas expressément limitées (plans ou photographies). La mention Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation sur chaque reproduction tirée du site est obligatoire ainsi que le nom de la revue et- lorsqu'ils sont indiqués - le nom de l'auteur et la référence du document reproduit.

Toute autre reproduction ou communication au public, intégrale ou substantielle du contenu de ce site, par quelque procédé que ce soit, de l'éditeur original de l'oeuvre, de l'auteur et de ses ayants droit.

La reproduction et l'exploitation des photographies et des plans, y compris à des fins commerciales, doivent être autorisés par l'éditeur du site, Le Ministère de la jeunesse, de l'éducation nationale et de la recherche, Direction de l'enseignement supérieur, Sous-direction des bibliothèques et de la documentation (voir <http://www.sup.adc.education.fr/bib/>). La source et les crédits devront toujours être mentionnés.

DHA	15,1	1989	9 - 29
-----	------	------	--------

**POUVOIR DES MOTS ET LIMITES
DE LA CARTOGRAPHIE DANS LA GEOGRAPHIE
GRECQUE ET ROMAINE.**

- Pascal ARNAUD -
Université de Bordeaux III

La cartographie nous apparaît aujourd'hui comme le mode de représentation de l'espace le plus performant et le plus naturel à la fois, et il ne viendrait à l'idée de personne de prendre la plume pour décrire l'agencement des régions de la terre, qu'une mappemonde présente avec plus de clarté, et encore moins de décrire en vers une carte - non jointe au texte - comme le fit à l'époque de l'empereur Hadrien l'Alexandrin Denys le Périégète¹. L'apprentissage de la cartographie est pour nous contemporain de celui de la lecture, et la carte, utilitaire, décorative ou instructive est présente à chaque instant de notre vie familiale ou professionnelle. Cette familiarité, qui fait de la carte un objet indispensable, nous conduit bien souvent à la considérer comme un phénomène naturel sans lequel des modes modernes de maîtrise et de gestion de l'espace individuel ou politique nous

-
1. Voir sur ce point C. Jacob, "L'oeil et la mémoire : sur la Périégèse de la Terre habitée de Denys", dans C. Jacob et F. Lestringant (éd.), *Arts et légendes d'espaces*, Paris, 1981, p. 21 sq., et plus récemment, du même, *Géographie et culture en Grèce Ancienne*, thèse dactylographiée pour le Doctorat d'Etat, Paris, Ecole Pratique des Hautes Etudes en Sciences sociales, 1987. Du même auteur, on gagnera à consulter l'abondante bibliographie, parmi laquelle nous ne retiendrons ici que quelques titres : "La mimésis géographique en Grèce antique", dans *Espace et représentation - Penser l'Espace*, Paris, 1982, p. 52-80 ; "La carte écarte : sur les pouvoirs imaginaires du texte géographique en Grèce ancienne", dans A.-M. Christin (éd.), *Espaces de la lecture*, Paris, Centre Pompidou, 1988, p. 230-240 ; "Inscrire la terre habitée sur une tablette : réflexions sur la fonction des cartes géographiques en Grèce ancienne", dans M. Détiéne (éd.), *Les savoirs de l'écriture en Grèce ancienne*, Lille, 1988, p. 273-304 ; "Lectures antiques de la carte", dans *Etudes françaises*, 21.2, Université de Montréal, 1985, p. 21-45.

semblent impossibles¹. Pourtant, à y regarder de près, il semble bien que la cartographie antique, dont l'existence est bien avérée, comme l'est celle de la cartographie médiévale, n'ait pas fonctionné selon les mêmes structures que la cartographie moderne et qu'elle occupe dans les modes de représentation de l'espace une place particulière qu'il convient de souligner. En particulier, elle partage avec l'écriture le monopole de la représentation du monde selon des modalités dont je voudrais préciser rapidement les grandes lignes, car elles me semblent fondamentales pour la conception que nous pouvons nous faire de la modélisation de l'espace dans le monde gréco-romain.

1. Limites de la cartographie.

Le visage de la cartographie ancienne qui se dégage des plus brillants représentants de la science grecque, témoigne d'une vitalité intellectuelle certaine : la réflexion sur la projection, la géographie mathématique et astronomique, avait atteint un point de développement conceptuel qui, après Ptolémée, ne devait plus connaître de progrès notables avant le XVI^e s. Cela tient en grande partie aux contraintes réelles qui s'exerçaient matériellement sur la cartographie, et qui ne permettaient guère aux meilleures intentions conceptuelles de se concrétiser.

Jusqu'à la découverte de l'imprimerie, la carte était tributaire de la bonne volonté du copiste, qui y apportait ses corrections, ou de son impéritie. A l'exception des *formae* cadastrales, réalisées, du moins en principe, en double exemplaire², et, dans une moindre mesure, de la Table de Peutinger, qui semble, dans son état du milieu du IV^e s., avoir été l'objet d'une copie systématique et organisée³, chaque carte se

-
1. L'anachronisme flagrant des analyses de la plupart des commentateurs modernes qui se sont mêlés de cartographie a bien été souligné et battu en brèche par les fines analyses de P. Janni, *La mappa e il periplo: spazio cartografico e spazio odologico*, Macerata-Rome, 1984, p. 15-78, *passim*, et en particulier p. 32- 40. Pour la plupart des savants, les anciens utilisaient des cartes parce qu'ils ne pouvaient ne pas en avoir; et ils ne pouvaient ne pas en avoir car nous ne pourrions ne pas en avoir dans la même situation.
 2. O.A.W Dilke, *The Roman Land Surveyors*, Newton Abbot, 1971, p. 113.
 3. Au IV^e s., sans doute sous le règne de Julien, on a ajouté les vignettes de Constantinople et d'Antioche et quelques rares légendes. On retrouve très

présente comme une amélioration de son original: la *diorthôsis*, c'est-à-dire le redressement et la correction méthodique d'une image du monde précédente, permettait à Eratosthène de se fonder sur une lecture critique de "la carte des anciens" pour produire sa propre vision du monde; Strabon faisait dans sa *Géographie* l'*epanorthôsis*, c'est-à-dire la "correction en retour" d'Eratosthène¹ et Ptolémée corrigeait Marin de Tyr; quant aux rares textes anciens relatifs à l'élaboration ou à la fabrication de cartes, tous s'accordent à présenter les nouvelles cartes comme le fruit de la correction et de l'amélioration de documents plus anciens: il en est ainsi de la carte qu'Alypius envoya à Julien, alors César, et dont l'empereur félicitait son ami² en raison du progrès que représentait son tracé au regard des documents précédents, et il n'en va pas différemment de la carte offerte par Théodose II à l'Université de Constantinople³ et dont les auteurs prétendaient restaurer en l'améliorant l'œuvre des anciens:

"Supplices hoc famuli, dum scribit, pingit et alter,
mensibus exiguis, ueterum monumenta secuti,
in melius reparamus opus culpamque priorem
tollimus ac totum breuiter comprehendimus orbem"⁴

"Et nous, ses serviteurs, occupés l'un à peindre, l'autre à dessiner, en quelques mois, suivant les monuments des anciens,

précisément la trace de ces vignettes, à l'identique, dans les descriptions que Libanios et Castorius en avaient laissées et que le géographe anonyme de Ravenne a utilisées au début de l'époque carolingienne pour rédiger les livres II à IV de sa *Cosmographie*.

1. Cf. C. Jacob, "Cartographie et rectification: essai de lecture des «prolégomènes» de la «Géographie» de Strabon", dans F. Prontera (éd.), *Strabone: contributi allo studio della personalità e dell'opera*, II, Pérouse, 1986, p. 29-64.
2. Julian. imp., *Epist.* 10 (Bidez), 403 c: "Οὐ μὴν ἔλαττον διὰ τοῦτο ἡδέως ἔδεζάμην τὸ παρὰ σοῦ πινακίον ἀποσταλέν. ἔχει γὰρ τὰ διαγράμματα τῶν πρόσθεν βέλτιον"
3. Cf. W. Wolska-Conus, "La carte de Théodose II: sa destination", dans *Travaux et Mémoires*, 5 (1973), p. 274-279.
4. Riese, *Geogr. Lat. Min.*, p. 19 sq = *Anth. Lat.* 724 Riese. Ce texte a été trouvé et maintenu à la fin de la *Divisio Orbis Terrarum* par le moine irlandais Dicuil à l'époque carolingienne; cf. J.J. Tierney, *Dicuili liber de mensura orbis terrae*, (*Scriptores Latini Hiberniae*, VI), Dublin, 1967, p. 23.

nous restaurons leur œuvre en l'améliorant , nous en retirons les erreurs précédentes et nous ramassons le monde entier dans un petit espace".

L'échelle est un concept étranger aux cartes anciennes, sauf lorsque celles-ci sont moins des cartes que des plans, comme c'est le cas du plan de marbre de la ville de Rome, au sein desquels la référence au réel sensible est plus immédiate et plus essentielle que dans les cartes à proprement parler¹.

Les cadastres d'Orange, par exemple, ont transformé en rectangles les carrés de la centuriation, afin de gagner de la place sur le support, et cette pratique est largement attestée dans les cartes qui illustrent le *Corpus Agrimensorum* . Sans doute est-ce du reste cet usage qui avait conduit un évocat de Trajan à compléter par des mesures chiffrées les cartes cadastrales dont l'échelle, peu ou pas respectée, ne suffisait pas à suggérer les dimensions exactes des divisions².

La Table de Peutinger est assez connue et assez démesurée dans l'axe Est-Ouest au regard de son écrasement dans le sens Nord-Sud³ pour qu'il ne soit pas nécessaire de décrire en quoi elle ignore l'existence d'une échelle absente jusque dans la linéarité des réseaux routiers.

A ces difficultés d'échelle, inhérentes à la technique de représentation, on peut ajouter celles qui avaient pour origine la variété des systèmes numériques; rappelons pour mémoire que la valeur du stade utilisé par les géographes grecs était très variable, que nombre des discussions qui les opposaient étaient largement liées à l'usage de stades différents, que la conversion du stade en

-
1. Sur la différence de nature fondamentale entre les cartes et les plans, et sur le caractère primitif des seconds par rapport aux premières, cf. P. Janni, *op. cit.*, p. 63 sq.
 2. Front., *Contr.*, II (Lachm. p. 45.16 sq.).
 3. Ses mesures, récemment prises par E. Weber, *Tabula peutingeriana, Codex Vindobonensis 324*, Graz, 1976, p. 10, sont de 6,752 x 0,34 m.; A-L. et M. Levi, *Itineraria picta, contributo allo studio della tabula Peutingeriana*, Rome, 1967, p. 23 sq., ont bien souligné cette démesure et l'ont mise en rapport avec un usage général à la cartographie antique. La référence à Strabon (*Geogr.*, I.1.16) sur laquelle se sont fondés ces chercheurs n'a toutefois pas exactement le contenu qu'ils en tirent: elle n'a en effet pas trait à la cartographie, mais à la géographie en général.

milles¹ était encore plus épineuse, et que les stades provenaient eux-mêmes bien souvent de la conversion arbitraire de journées de navigations en distances. Mais ce n'est rien si l'on songe que l'on rencontre dans une même carte, la Table de Peutinger, à côté des milles romains, la lieue gauloise, mais aussi le stade pour un itinéraire maritime en Grèce, des parasanges en Perse et des milles indiens en Inde...

Pour l'astronome hellénistique Hipparque, critique acerbe de la Géographie d'Eratosthène, au terme d'une analyse hypercritique, construire une carte du monde était en fin de compte une entreprise impossible par manque d'informations: dans l'état des connaissances, il n'était pas envisageable de produire une nouvelle carte meilleure que les précédentes. L'erreur, selon lui restait la caractéristique fondamentale des mappemondes hellénistiques, et ce fait inévitable le contraignait à choisir le silence et à se borner à un constat d'échec en renonçant à construire lui-même une carte, après avoir critiqué celle d'Eratosthène: toutes les cartes, après tout, se valaient, et à tout prendre, on pouvait aussi bien se fier aux cartes antérieures à Eratosthène, ni plus ni moins fausses que cette dernière. De fait, aucune localisation n'étant clairement assurée, calculer à partir d'une position donnée les emplacements d'autres toponymes était un pur jeu mathématique sans rapport avec une quelconque vérité géographique².

Quel que fût le fondement de cette conception aussi pessimiste qu'hypercritique, ces remarques, au demeurant pertinentes, quoique bien catégoriques, mettent en évidence des tares superficielles au regard de celles qu'imposaient à la cartographie ancienne d'autres contraintes, comme celles qui étaient liées au support de la carte: codex (mappemonde

-
1. Généralement (mais de façon non systématique) avec une valeur de 8 stades par mille, quel que fût le stade utilisé...
 2. Voir par exemple la discussion relative à la position de Lampsaque. Le raisonnement d'Hipparque et d'Eratosthène était le même. Seules étaient discutées les valeurs à attribuer aux divers segments et la réduction par Eratosthène à des figures orthogonales de figures en réalité moins régulières. Cf. Strabon II.1.34 sq. et les reproches qu'il y adresse à son tour à Hipparque.

"Cottoniana"¹), volumen (Table de Peutinger), ou tableau. Aussi surprenant que cela puisse paraître à nos yeux, un contemporain de Pompée le Grand, Géminos, ou l'auteur de la glose insérée très anciennement dans son texte, liait intimement la forme de la carte à celle du support, qui semble avoir exercé une véritable tyrannie sur le tracé: celui qui voulait tracer une carte conforme aux canons ératosthéliens devait prendre un support adapté².

L'impossibilité de réduire les légendes manuscrites, l'encombrement de l'espace par des vignettes décoratives illustrant le sens des éléments décrits étaient à l'origine d'une difficile gestion de l'espace au sein de la carte, toujours à l'étroit dans le cadre étriqué que lui imposait son support. Quels que fussent les moyens mis en œuvre, on ne pouvait dépasser un seuil critique de lisibilité et l'espace manquait vite pour inscrire la nomenclature souhaitée par le cartographe: les nombreuses confusions de toponymes présentes dans les textes anciens comme dans les mappemondes du Haut Moyen-Age et du Moyen Age, comme par exemple celle par laquelle Seres (les Sères de Mongolie), de peuple devenait oppidum, attestent assez cet encombrement.

L'accroissement monumental du support ne permettait d'apporter qu'une solution toute relative à ce problème; comme en témoignent bien les mappemondes médiévales, pour préserver la lisibilité, il fallait en effet accroître en proportion la dimension des légendes et des vignettes: malgré ses dimensions considérables (3,58 x 3, 56 m.), la mappemonde du cloître d'Ebster³ ne contenait pas plus d'informations que celle, d'une surface de six fois inférieure, mais déjà monumentale, de la cathédrale de Hereford⁴ (1, 62 x 1, 34 m.). La cartographie ancienne était donc un espace tragiquement borné, si on le comparait à l'expansion infinie du texte géographique, et ne pouvait en aucune façon, malgré ses prétentions⁵ prétendre à l'exhaustivité qui devait lui

-
1. Londres, Brit. Mus., ms. *Cotton Tib. B. V*, f°58v; cf. Miller, *Mappae Mundi*, II, Stuttgart, 1895, pl. 10; III, Stuttgart, 1895, p. 29 sq. et fig. p. 33.
 2. Isag., XVI.1.4: "C'est pourquoi, quand on trace des cartes à l'échelle, on utilise des panneaux plus longs que larges" (trad. G. Aujac).
 3. K. Miller, *Mappae Mundi*, V, Stuttgart, 1896.
 4. K. Miller, *Mappae Mundi*, IV, Stuttgart, 1895.
 5. De nombreux textes latins nous présentent la mappemonde comme une "somme du monde", une *summa mundi*. Cf. par ex., Riese, *Geogr. Lat.*

être essentielle. Nous ne nous étonnerons donc pas de voir dans la déformation des contours un recours possible pour briser le carcan de la carte. La Table de Peutinger nous en donne un exemple éclatant, qui, grâce à ses déformations et à la nature de son support, nous a livré la plus riche nomenclature de toute la cartographie antique et médiévale qui nous soit parvenue, et Ptolémée nous montre à quel point la mappemonde tendait généralement à devenir systématiquement un espace voué au stockage d'informations plutôt qu'un ensemble structuré tourné vers la reproduction de la réalité, tant il est vrai que les cartographes contemporains du géographe d'Alexandrie subordonnaient l'ordonnance du tracé à l'abondance des légendes:

"Après avoir vu ce que serait un dessin à échelle constante de la totalité du monde habité en une seule carte, exposons ce que seront les principales cartes si nous divisons cette carte générale en plusieurs tables, afin de pouvoir disposer les terres connues en respectant aussi une échelle propre à rendre leur lecture plus claire.

En effet, dans la carte unique, il est fatal, afin que les interrelations des parties de la terre habitée soient conservées, que certaines de ces parties se trouvent à l'étroit, du fait de l'abondance des éléments à y disposer, et que d'autres soient superflues du fait de l'absence de légendes à y inscrire.

La plupart des cartographes, faute de se conformer à cette règle, ont nécessairement été conduits à imposer mille distorsions à la forme et aux dimensions des régions, et ce du fait même du support, sans avoir été conduits à adopter de telles figures par les résultats de leur enquête; ainsi, par exemple, ceux qui ont attribué la majeure partie du support à l'Europe, tant en longueur qu'en largeur, du fait de l'abondance et de la variété des éléments à y disposer. Pour la raison inverse, ils en ont attribué la plus petite partie à l'Asie en longueur, à l'Afrique en largeur; [3] et pour cette raison, ils ont déplacé l'Océan Indien au-delà de Taprobane vers le Septentrion, puisque le support de la carte les empêchait d'aller plus loin vers l'Est et qu'ils n'avaient rien qu'ils pussent décrire, au contraire, au-dessus de la Scythie, située sous Borée;

Min., p. 19 sq. = *Anth. Lat.* 724 Riese, v. 1: *Hoc opus egregium, quo summa mundi tenetur, / æquora quo, montes, fluvii, portus, freta et urbes, signantur...*; *Florus, Epit., Præf.*, 3.

[4] de l'autre côté, ils ont déplacé vers l'Est l'Océan occidental, la carte leur faisant obstacle au Sud, puisque la vaste étendue de la Libye intérieure ou de l'Inde ne contenait rien qui pût être opposé au rivage occidental du fait d'une trop grande abondance de toponymes". (Ptol., Geogr., VIII.1).

Les cartes ont pourtant circulé, et ont même pu causer la mort d'êtres humains: tel fut en effet, sous Domitien, le triste sort d'un consulaire du nom de Mettius Pompusianus¹; mais cet épisode, dans lequel la représentation d'une mappemonde sur le mur d'une chambre à coucher fut le prétexte - et non, comme le prétendait Suétone, la cause - de la condamnation d'un consulaire, montre assez qu'elles restaient un objet rare, encore en partie tabou. Leur inutilité reste en même temps flagrante, et a été largement soulignée par P. Janni: dans toute l'Antiquité, on chercherait vainement une quelconque attestation de l'utilisation pratique d'une carte².

Le débat sur la cartographie militaire reste ouvert³, mais l'usage de telles cartes est assurément resté très limité⁴, et n'a pu

-
1. Suét., *Domit.*, 10; Dion Cassius, LXVII. 12. Cf. P. Arnaud, "L'affaire Mettius Pompusianus ou le crime de cartographie", dans *MEFR(A)* 95 (1983), p. 677-699.
 2. *La mappa e il periplo*, Rome, 1984, p 25.
 3. Végèce, *Epit. rei milit.*, III.6 parle, parmi les itinéraires à usage militaire de documents annotés et peints: *usque eo ut sollertiores duces itineraria provinciarum in quibus necessitas gerebatur non tantum adnotata, sed etiam picta habuisse firmentur, ut non solum consilio mentis uerum aspectu oculorum uiam profecturus eligeret*. On a supposé (cf. K. Miller, *Mappæ Mundi: die älteste Weltkarten, VI: rekonstruierte Karten*, Stuttgart, 1898, p. 83-89) qu'Ammien Marcellin avait utilisé de telles cartes. Sur ce point, voir les remarques sceptiques de L. Dillemann, "Ammien Marcellin et la géographie de l'Euphrate et du Tigre", dans *Syria*, 38 (1961), p. 104 sq.
 4. Végèce rappelle que les meilleurs chefs du passé ont utilisé de tels itinéraires. Il ne semble pas du reste avoir une vision très claire de documents qu'il ne semble pas connaître directement et dont nous ne parvenons pas à reconstituer les traits de façon plausible et satisfaisante aux termes de sa description. A l'en croire, la peinture n'était au reste qu'un "plus" apporté aux itinéraires annotés sans modification de leur structure. S'agissait-il alors de représentations cartographiques ou tout simplement de peintures? Le débat reste ouvert.

que concerner semble-t-il de petites surfaces ou comporter de graves erreurs¹.

Les cadastres romains ont pu apparaître comme l'expression la plus haute de la gestion cartographique de l'espace par l'état romain. Cette vision des choses est contestable. Les inscriptions relatives à des conflits de bornage montrent que des relevés cartographiques n'existaient pas partout - ce que l'on peut déduire du texte du *Corpus Agrimensorum* - et que lorsqu'elles existaient, les obtenir du pouvoir était une tâche sinon illusoire, pour le moins, délicate²; les mises à jour étaient exceptionnelles et les cartes réalisées en deux exemplaires sur Tabulæ de bronze, lorsqu'elles existaient, étaient des documents à valeur de preuve juridique pour valoir ce que de droit au même titre que les diplômes militaires, mais pas des instruments de gestion³. L'administration disposait en effet, pour gérer sa fiscalité de listes et mémoires (*commentarii*), et de *libri aeris* établis à partir des relevés des arpenteurs⁴ et certainement plus lisibles, plus utiles et plus maniables que ces cartes aux réseaux strictement orthogonaux et répétitifs.

Tous les textes qui nous parlent des cartes en font avant tout des supports de l'imaginaire⁵ ou des images aussi petites que

-
1. Dans plusieurs passages de *l'Histoire Naturelle*, Pline l'Ancien nous parle de *situs depicti* des régions caucasiennes envoyés par Corbulon à Néron (VI. 40), et qui reprenaient une confusion générale entre les Portes Caspiennes et les Portes Caucasiennes, et surtout d'une *forma Æthiopiæ* réalisée par des prétoriens (VI. 181 sq.; XII. 19), riche en renseignements de tous ordres et sur la fonction de laquelle (curiosité scientifique, comme le revendique Sénèque, recherche d'animaux pour l'amphithéâtre - mais les renseignements consignés ont également trait à la végétation - ou préparation d'une opération militaire?) on a abondamment discuté sans parvenir à une conclusion certaine. Au demeurant, la nature cartographique de ces deux documents reste elle-même hypothétique.
 2. Par ex., *CIL* III, 586; X 7852 ; cf. Th. Mommsen, *Gesamm. Schriften*, V, p. 3.
 3. Rudorff, *Grom.*, II, p. 405 a supposé que l'original de lin, en quelque sorte la minute sur laquelle avaient travaillé les arpenteurs, était archivée chez l'empereur. Cette hypothèse se fonde sur une surinterprétation évidente du texte (*Grom.*, 11. 27) qui mentionne ce linteum, lequel ne dut jamais être autre chose que le brouillon des mensores, ni connaître une destinée plus enviable que celle de tout brouillon.
 4. Dilke, *The Roman Land Surveyors*, Newton Abbot, 1971, p. 114.
 5. Cf. Properce, *El.*, IV.3.35 sq.

possible du Tout ; elles en font la synthèse parfaite¹, mais jamais un texte ancien ne nous montre un homme une carte en main à la croisée des chemins. Jamais nous ne rencontrons les cartes là où leur usage moderne nous invite à les attendre. Leur usage semble réservé au cabinet du penseur ou à la décoration des palais des puissants.

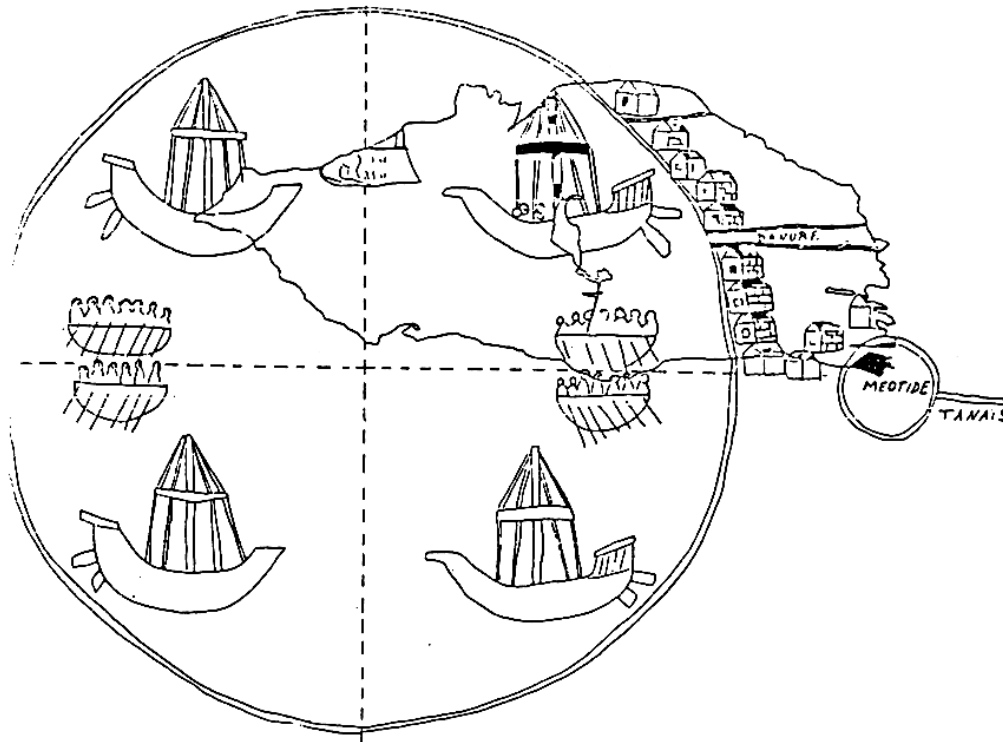


Fig. 1. Le "bouclier" de Doura-Europos.

Le "bouclier" de Doura-Europos (fig.1), ou du moins la carte que l'on connaît sous cette dénomination, car il ne s'agissait sans doute aucunement d'un bouclier², illustre assez la vacuité de

-
1. Florus, *Epit.*, Præf., 3; Ausone, *Grat. Act.*, 2.9.
 2. Cf. P. Arnaud "Observations sur l'original du pseudo-bouclier de Doura-Europos", à paraître dans *REA*, 1988, 1-2 et "une deuxième lecture du "bouclier" de Doura", à paraître dans *CRAI*, 1989, 2. Quoiqu'il ait été

la cartographie ancienne. Ce périple du Pont-Euxin, tel qu'on peut le restituer aujourd'hui, se réduit en effet à un cercle, qui est à la carte ce que la liste est au texte, simple transposition graphique de la concaténation des toponymes: le cartographe n'a jamais pris le soin de souligner les accidents de la côte, même lorsqu'ils sont aussi remarquables que la Chersonèse taurique, par exemple. Le tracé se réduit à une ligne géométrique, qui n'apporte rien, si ce n'est l'esthétique de sa riche décoration, au texte qui a servi de source à la carte.

2. *Quand le texte se substitue à la carte.*

Rien d'étonnant dans ces conditions à ce que les anciens aient préféré confier leur patrimoine géographique à l'écrit, plus stable à tout point de vue: l'état lui-même s'y plie, avec, par exemple, les itinéraires et les formulae des provinces, listes alphabétiques des cités d'une province, classées selon leur statut. Les géographes eux-mêmes, quand bien même ils ont utilisé ou fabriqué, dans le cadre de leur recherche, des cartes à des fins euristiques, finissent par se confier entièrement à l'écrit lorsqu'il s'agit de publier.

Pour Strabon (II.1.41), la géographie est de l'ordre du λέγειν, et Vitruve (*Arch.*, VIII.2), traduisant Aristote (*Météor.*, 350 a), passe des cartes dessinées que mentionnait le fondateur du Lycée aux *Chorographiae pictae itemque scriptae*, aux "chorographies dessinées et peintes" où l'écrit joue un rôle croissant.

L'accroissement des connaissances semble avoir scellé la mort de la cartographie comme véhicule privilégié de la connaissance géographique: les données chiffrées étaient de plus en plus nombreuses, mais, du fait de leur nature, exclusivement itinéraire, elles permettaient de moins en moins de construire une carte. Ces données appelaient discussions et confrontations. Or l'espace cartographique ne permettait pas ce débat, et les dimensions du rouleau ne permettaient pas d'associer carte et texte (pour Strabon, la mappemonde devait mesurer 2, 30 m. de long (7 pieds philétariens) par près d'un mètre de haut. Il faudra

découvert en même temps que des boucliers dans la "Tour des Archers" de Doura-Europos, il s'agit d'un fragment de pinax, mis au rebut dans le remblai de la tour, et sa rédaction semble datable de la charnière des second-troisième siècles de notre ère.

attendre le triomphe définitif du *codex* pour trouver une possibilité réelle d'associer dans un même support un texte et une carte d'une certaine ampleur.

Les anciens ont donc dû apprendre à se contenter de textes, qu'il s'agît des *libri aeris* des arpenteurs, de la *descriptio Italiae in XI regiones* d'Auguste¹ ou des ouvrages géographiques qui fleurirent alors, ou dont on entretint le projet: pour ne parler que de l'époque romaine, Polybe, Posidonius, Artémidore, Cicéron, Salluste, Varron et Varron de l'Atax, Cicéron, Agrippa, Juba, Claude, Pomponius Mela, Isidore de Charax, Pline, Denys le Périégète, Ptolémée, Solin, Martianus Capella, Orose, Avien, Priscien et tant d'autres auteurs anonymes ou aujourd'hui perdus en témoignent assez largement.

Les géographes sont même allés plus loin en assimilant totalement leurs textes à des cartes: ils ont créé la carte imaginaire, comme en témoignent de nombreux passages de Strabon:

II.5.13: "(il faut) dire (εἰπεῖν) la forme générale et la taille, le plus simplement possible, de tout ce qui tombe dans la carte géographique".

II.1.1: "Dans le troisième livre de sa Géographie, Eratosthène dresse la carte du monde habité. Il la divise en deux, de l'occident à l'orient par une ligne parallèle à l'équateur. La ligne qu'il trace part des Colonnes, passe par le détroit de Sicile, les caps méridionaux du Péloponnèse et de l'Attique et se prolonge jusqu'à Rhodes et au golfe d'Issos. Jusque-là, dit-il (φησὶν εἶναι), la ligne en question traverse la mer et passe entre les continents qui la bordent"².

II.5.11: "(Le géographe vient de décrire le type de projection qu'il convient d'utiliser, après avoir éliminé l'hypothèse d'un globe) En fait, dans la suite de notre exposé (λογός), nous procéderons comme si le tracé (γραφή) était fait sur une carte plane (ἐν ἐπιπέδῳ πίνακι)".

Cette habitude devait faire des émules: à la fin des livres géographiques de l'Histoire Naturelle, Plin (VI. 211 [39]) conclut son exposé par ces mots: *His addemus etiamnum unam Graecae inventionis Scientiam uel exquisitissimae subtilitatis, ut*

-
1. Il ne s'agit pas, comme l'a montré C. Nicolet, *L'inventaire du monde*, Paris, 1988, p. 183 sq., d'un texte littéraire, mais d'un document administratif.
 2. Cf. aussi II.1.10: si le méridien est correctement tracé; cf. II.1.21, *in extenso*.

nihil desit in spectando terrarum situ . "Ajoutons à ces éléments une connaissance de la science grecque d'un génie particulier, pour que rien ne manque à notre tableau du monde". Son œuvre, entièrement littéraire, procure la vision (*spectare*) du monde, probablement comme le faisait avant elle une autre œuvre, celle d'Agrippa. Pline reprend en effet la même expression pour qualifier l'œuvre géographique du gendre d'Auguste: (III.17) *Agrippam quidem in tanta viri diligentia praeterque in hoc opere cura, cum orbem terrarum orbi spectandum propositurus esset errasse quis credat?* "Qui ira croire qu'un homme aussi méticuleux qu'Agrippa, qui mit un soin particulier au projet qu'il avait de donner publiquement le monde à voir au monde, a pu commettre une erreur?"¹.

Pour Ammien Marcellin (XXIII.6.13), enfin, ce sont les stylets - il pense alors à des descriptions littéraires - des géographes qui forment l'image du monde et de ses parties².

Le géographe dressait la carte du monde pour son lecteur en décrivant le monde, en le mettant par écrit. Faisant appel à la capacité d'abstraction du lecteur³ et à ses connaissances antérieures; il évoque pour lui des formes simples (tête d'artichaut, pomme de pin, chlamyde, glaive, feuille de platane, feuille de chêne, sandale, lame d'épée, bouclier d'Amazone, lettres grecques Q et F, etc.), et trace des lignes géométriques, schématiques et réductrices, mais simples à concevoir, à mesurer et à assembler, c'est-à-dire le plus souvent des figures orthogonales; il fournit des distances et commente ses sources.

-
1. Sur la nature, selon nous non-cartographique, et entièrement littéraire, de l'œuvre d'Agrippa, cf. notre article à paraître dans les actes de la Table ronde sur la cartographie ancienne, organisée par les soins de C. Jacob en Septembre 1987, et à paraître aux Presses de l'Ecole Normale Supérieure.
 2. *Utque geographici stili formarunt, hac specie distinguitur omnis circuitus*. "Selon la forme tracée par les plumes des géographes, son tracé extérieur a l'aspect suivant..."; les mots *species* et *formare* évoquent des formes réelles et font inmanquablement penser à une carte; mais le mot *stilus* renvoie par ailleurs chez Ammien (XXVII.4.2) à des textes. L'historien fait donc ici à son tour un usage métaphorique du vocabulaire de la cartographie.
 3. Sur l'usage géographique de la *phantasia logikè*, cf. l'article essentiel de C. Jacob, "La carte écrite: sur les pouvoirs imaginaires du texte géographique en Grèce ancienne", dans A. -M. Christin (éd.), *Espaces de la lecture*, Paris, Centre Pompidou, 1988, p. 230-240.

Trois mots-clés: λέγειν, νοῆσαι (II.5.14), διορθῶσθαι, dire, concevoir, corriger, me semblent caractériser le fonctionnement, plus littéraire que visuel¹, de l'imaginaire géographique dans l'antiquité.

3. Conséquences de cette structure de la vision du monde.

Pour la géographie en général, les conséquences de cette perception de l'espace furent nombreuses. Elles furent par exemple à l'origine d'un système descriptif original, fondé sur l'exposé littéraire, qui bien souvent nous étonne: le rôle des formes géométriques, la réduction, bien attestée dans l'œuvre d'Agrippa et chez Eratosthène, des unités spatiales minimales à des quadrilatères dans lesquels ils s'inscrivent conventionnellement, même lorsque l'on en donne ensuite la forme réelle, en sont des aspects essentiels; on pouvait ainsi les mesurer selon les deux axes et les assembler; les données numériques chiffrées, moins que le moyen de construire une carte, qu'elles pouvaient difficilement être alors que l'on ignorait l'art de la triangulation, étaient celui de penser mathématiquement l'espace, et devaient peu à peu aboutir à un raisonnement anti-cartographique. P. Janni a bien montré en quoi la linéarité des mesures était à l'origine d'un espace odologique linéaire qui s'opposait en tout point à l'espace cartographique à deux dimensions. Les mesures de la Méditerranée qui nous sont parvenues nous permettent du reste de penser les limites et l'évolution de leur utilisation: la distance de Gadès à Issus s'entendait depuis Eratosthène² selon le parallèle qui unissait, par Rhodes, ces deux points, c'est-à-dire, en valeur approchée, 36° de latitude Nord, et avait pour fonction de porter sur l'équateur de la carte une mesure correspondant en gros à la moitié de la terre habitée, et d'unir entre eux une série de points remarquables.

Elle jouait donc un rôle moteur dans la construction de la carte, réelle ou imaginaire, d'Eratosthène. Au premier siècle avant Jésus-Christ, à une époque où Rome s'était rendue maîtresse de la majeure partie du bassin méditerranéen et où les données itinéraires s'étaient faites plus nombreuses, Artémidore d'Ephèse, auteur d'une *Géographie*, ne donnait plus une, mais deux

1. P. Janni, *op. cit.*, p. 41 sq.

2. Fgt III A, 2 Berger = Strabon II.1.1 sq., C. 67; III B, 93 Berger = Strab., I.3.2, C 47.

mesures, l'une par voie de terre, l'autre par voie maritime¹, suivi plus tard en cela par Agrippa². Si l'on reporte ces deux mesures sur un fond de carte tiré de Ptolémée et cartographié en projection orthogonale, on remarque le caractère aberrant de la première mesure au regard de la seconde pour la construction de la carte (fig. 2). Or c'est cette seconde mesure que retient Pline l'Ancien³ pour la plus exacte. Et l'on parvenait à cette aberration que les distances, prises selon des itinéraires terrestres, s'allongeaient, alors qu'à la suite de Posidonius d'Apamée, la valeur du méridien terrestre tombait de 250 000 à 180 000 stades...

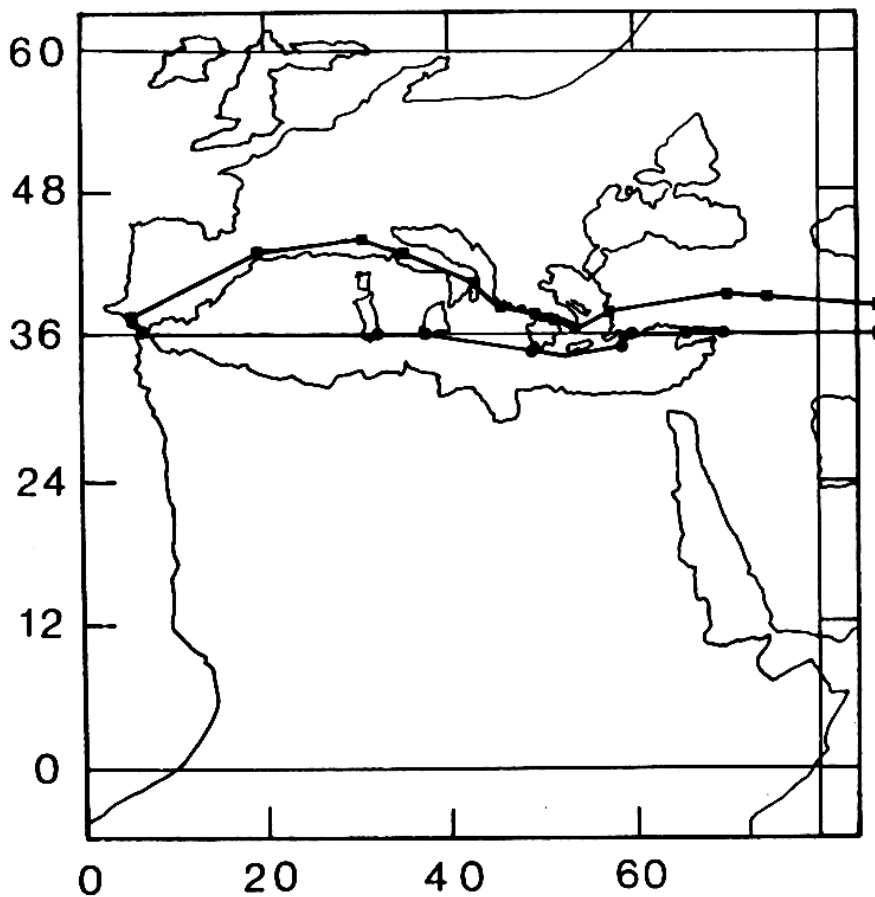


Fig. 2.

-
1. Pline, *HN*, II. 243 sq.
 2. Fgt. 35 Riese (*GLM*, p. 7)
 3. Pline, II. 244.

A l'époque impériale, les données chiffrées semblent en effet devenir l'objet d'un véritable culte, dénué de toute fonction pratique pour la construction de la vision du monde, comme si la production envahissante de données chiffrées incontestables se suffisait à elle-même; cette tendance est très sensible dans les fragments d'Agrippa et dans les premiers livres de l'Histoire Naturelle de Pline, le premier donnait pour largeur et longueur de la terre et de ses parties de simples computs de données itinéraires; quant au second, il avait à l'égard des données chiffrées une attitude de collectionneur.

Le primat du texte dans l'exposé géographique a également contraint la littérature géographique à adopter une méthode descriptive particulière: elle devait d'abord adopter des descriptions par strates autour d'axes orthogonaux; c'était par exemple la méthode d'Eratosthène, qui découpait en sphragîdes la masse de la terre, et certainement celle d'Agrippa; à l'intérieur du cadre ainsi défini, on pouvait alors insérer un périple pour préciser les formes au sein des quadrilatères; puis la description par continent et la description chorographique par région: Eratosthène, Artémidore, Agrippa, Varron de l'Atax et Isidore de Charax se sont tous conformés à ce modèle. La géographie, conformément aux modèles les plus archaïques des périégèses, après la tentative d'Eratosthène, tendit à se réduire à une description de plus en plus linéaire de peuples ou de régions dont on énumère à chaque fois les voisins, et à de simples listes de toponymes concaténés.

Dans le même mouvement, on assista à l'adoption d'un vocabulaire spécifique de la description géographique: ce fut d'une part la constitution, déjà mentionnée, d'un corpus de formes de référence, empruntées à la vie quotidienne et susceptibles de permettre une visualisation rapide, et d'autre part l'apparition d'un vocabulaire dynamique: les régions sont "tournées vers", "tournent le dos à", "regardent vers", et renvoient ainsi aux grands itinéraires¹; elles ont un dos, des côtés, une face; elles sont décrites comme des individus, l'espace géographique se réduisant métaphoriquement à un espace plus simple à appréhender: celui du corps humain².

1. P. Janni, *op. cit.*, p. 116 sq.

2. Certains schémas que l'on rencontre dans les manuscrits médiévaux et auxquels se laisse prendre Isidore de Séville (*Nat.*, 10.1) témoignent ainsi de l'utilisation de la main pour faciliter, par une comparaison, la

Enfin, le texte littéraire ignorant les limites imposées à la carte par son support, on pouvait fonder en lui l'ambition d'une connaissance exhaustive de la terre susceptible de transformer en fourre-tout ces ouvrages fleuves: Pomponius Mela, par exemple, s'excuse de la brièveté de son ouvrage et promet plus ample nourriture aux lecteurs de sa *Chorographie*.

La cartographie pour sa part se bornait à des tâches subalternes ou à la représentation de surfaces réduites mesurables pour lesquelles elle était seule opératoire, c'est-à-dire lorsqu'elle produisait des plans plutôt que des cartes; elle tendait à se schématiser pour se conformer à la description littéraire et à la gloser. C'est le cas par exemple des deux séries de cartes qui illustrent la majorité des manuscrits de Lucain. La première (fig. 3) est une carte schématique de répartition des continents qui n'apporte rien au texte en regard duquel elle se trouve¹ et que l'on retrouve, avec des variantes de détail formant un groupe homogène, dans les manuscrits du *Bellum Jugurthinum* de Salluste², où elles sont aussi peu nécessaires à la compréhension du texte. La seconde (fig. 4) est une carte de l'Eubée qui illustre le livre VI de la *Pharsale*. L'une et l'autre, dans leur schématisme réducteur, ont peu à voir avec ce que nous appellerions aujourd'hui une carte, et n'apportent rien à la lettre du texte.

compréhension d'agencements géographiques. Cf. J. Fontaine, *Isidore de Séville et la culture classique dans l'Espagne wisigothique*, Paris, 1959, t. II, p. 487 sq.; Schanz-Hosius⁴ (1935), t. 2, p. 107-108.

1. IX. 411-421.

2. Ch. XVII. On admet généralement que ces mappemondes ont été insérées à une date ancienne. K. Miller, *Mappae Mundi*, III, Stuttgart, 1895, p. 110 sq. a bien montré que leur insertion dans les manuscrits était sans doute antérieure à la conversion de l'empire au christianisme. Avant lui, H. Wüttke, "Über Erdkunde und Karten des Mittelalters", *Serapeum*, 14 (1853), p. 225 sq. pensait qu'il s'agissait de créations d'un prêtre de l'Italie du Nord datables du VII^e s. de notre ère.

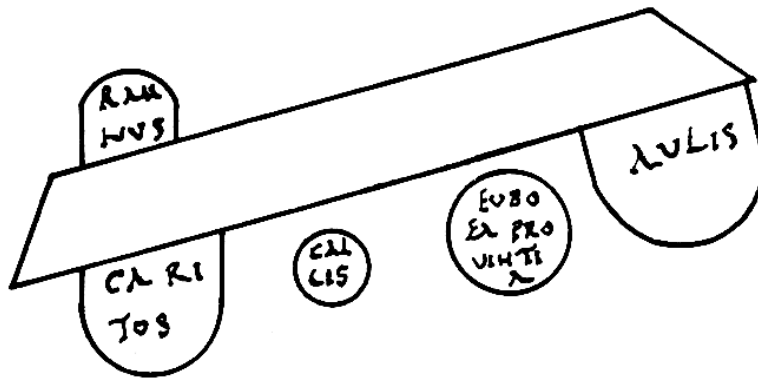


Fig. 3

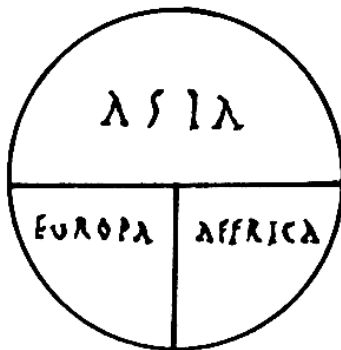


Fig. 4

Le texte envahit de plus en plus la carte (la Table de Peutinger, par exemple, fourmille de notices souvent longues¹, qui deviendront au Moyen Age de véritables textes), qui a de plus en plus fonction de *compendium*. Lorsque les grosses sommes géographiques littéraires apparaissent démesurées et que l'intérêt de l'utilisateur réside dans la brièveté du produit fini, on assiste au développement, sans aucun doute très ancien, dès l'époque hellénistique, de petites mappemondes de quelques dizaines à quelques centaines de toponymes qui naissent à l'extérieur de toute réflexion cartographique et brillent par leur piètre qualité.

Ces cartes schématiques avaient à l'origine un caractère conventionnel qui semble de moins en moins perçu par leurs utilisateurs: Plutarque, par exemple, nous montre qu'en s'inspirant de cartes rondes, on oublie les conseils de Géminos, qui mettait en garde l'utilisateur de telles cartes contre le danger

1. Cf. aussi sur ces légendes le témoignage de Plutarque, *Thésée*, I.1

qu'il y avait à considérer leur forme comme la véritable forme de la terre, et on prend pour argent comptant la forme de ces cartes en comparant par exemple à une table de banquet circulaire la forme de la terre habitée¹.

Les textes, pour leur part tendirent vite à se réduire d'abord à des concaténations, puis à de simples collections de toponymes plus ou moins intelligibles qui conduisirent à une véritable déstructuration de l'imaginaire géographique au profit de pures listes supposées exhaustives, comme celles de Vibius Sequester ou des régionnaires ou comme celle du *de Fluviis* du pseudo-Plutarque. On put ainsi publier sous des rubriques générales et dans un désordre presque total les légendes d'une carte décrite par un certain Julius Honorius. Le résultat est assez affligeant d'un point de vue strictement scientifique. Le succès de l'ouvrage est néanmoins largement attesté par les nombreuses versions de sa rédaction et par le témoignage de Cassiodore qui en recommandait chaudement la lecture aux moines de Vivarium, dont la bibliothèque possédait peut-être le manuscrit de la recension A parvenu jusqu'à nous².

Des représentations du monde contradictoires, faisant appel à des toponymes identiques, sont de plus en plus souvent associées dans un même texte sans que son auteur ait perçu le rapport contradictoire des éléments de sa description: tout le secteur de la mer Noire orientale et septentrionale et de la mer Caspienne s'est ainsi vu décrire à l'aide d'éléments qui se réfèrent pour les uns à l'idée que la mer Caspienne était fermée, communiquait avec le Pont Euxin et était entourée de l'arc caucasien, pour les autres à l'idée qu'elle était un golfe de l'Océan et que la chaîne taurique prolongée par l'Imaüs était parfaitement

-
1. *Quæst. conv.*, VII.4 (704 b): "έμοι δ'έδόκει καί μίμημα τῆς γῆς ἡ τράπεζ' εἶναι· πρὸς γάρ τῷ τρέφειν ἡμᾶς καί στρογγύλη καί μόνιμός ἐστι καί καλῶς ὑπ'ένίων ἐστία καλεῖται". "Il me semble que (la table de banquet) est à l'image de la terre: non seulement elle nous nourrit, mais encore elle est circulaire et stable et c'est à juste titre que certains l'appellent «Hestia»".
 2. Voir sur Julius Honorius et les différentes versions de la cosmographie qui lui est attribuée, la récente mise au point de P. Gauthier Dalché, dans la deuxième partie de l'article rédigé avec Cl. Nicolet: "Les «quatre sages» de Jules César et la «mesure du monde» selon Julius Honorius: réalité antique et tradition médiévale", dans *Journal des Savants*, Oct.- Déc. 1987, p. 157- 218, et tout particulièrement p. 184 sq.

orientée selon l'axe Est-Ouest. Les confins septentrionaux des uns se trouvent ainsi être les confins orientaux des autres. Mais en l'absence de représentations cartographiques évoluées, ces contradictions n'apparaissaient pas clairement, et aboutissaient à des descriptions qui n'avaient de cohérence que celle de leur toponymie.

P. Janni a montré comment il fallait passer, lorsque l'on raisonnait sur la géographie ancienne, de la notion d'espace cartographique à celle d'espace "odologique". L'imaginaire géographique des anciens reste sans cesse lié de près à la linéarité et à la fiction du voyage. Il faudrait peut-être mettre en avant l'espace toponymique. Le toponyme s'impose rapidement comme une fin en soi. La géographie devient inventaire, elle devient liste. Un toponyme est lui-même plus que son référent; sa logique n'est plus spatiale mais philologique et sémiotique: il cesse d'être un point sur la carte pour devenir un sens. Il évoque toutes les histoires et particularités qui lui sont liées, il est proche ou éloigné d'autres toponymes qui lui sont ordinairement liés par la tradition, et qu'il tire sans cesse avec lui-même lorsque sa position absolue a changé. Redresser le tracé du Caucase, le resituer sur la carte ne change rien au fait qu'il reste le lieu du supplice de Prométhée, et que comme la Bactriane, dont l'emplacement sur la carte glisse progressivement vers l'Orient, il ne cesse pas de marquer le point au-delà duquel commencent les ténèbres éternelles du septentrion.

Les cartes géographiques se sont donc trouvées assez rapidement brouillées, malgré le probable développement de la cartographie au Bas-Empire, rendu nécessaire par la réduction progressive des ouvrages géographiques à de fastidieuses litanies de toponymes.

Cette vision quelque peu pessimiste de la perception de l'espace dans les mondes anciens peut apparaître en contradiction avec le développement apparent de l'histoire des sciences. En dépit des tentatives de Ptolémée ou de ses éditeurs tardifs, en particulier des μηχανικοί d'Alexandrie, deux inventions seulement allaient permettre aux connaissances géographiques de s'exprimer et de se diffuser à travers un support cartographique: le calcul des longitudes, lié au développement de l'horlogerie, et l'imprimerie, qui permettrait de multiplier à l'infini des documents identiques, et bientôt de les réduire, donc d'en accroître le contenu. Priver les Romains d'un certain type d'usage de la carte,

anachronique, n'est pas leur faire injure. Les efforts qu'ils déploierent pour parvenir à une maîtrise conceptuelle de l'espace qu'ils dominaient sont indéniables. Il n'en reste pas moins que ces efforts sont nécessairement passés par les contraintes que leur imposait l'imaginaire géographique de leur temps, et que cet imaginaire les place aux antipodes des états modernes qui fondèrent au XIXe s. leur empire sur une cartographie nouvelle qui commençait alors seulement à voir le jour. Le moyen le plus répandu pour un Romain de se faire une idée du monde qui l'entourait restait celui que nous décrit Pline le Jeune, traitant de la formation de Trajan:

Cognovisti per stipendia decem mores gentium, regionum situs, opportunitates locorum et diuersam aquarum cœlique temperiem. (Panég. Trai., 15.3).

"Dix ans sous les drapeaux t'ont permis d'apprendre les mœurs des peuples, la géographie des régions, les opportunités des lieux et les différences de température des eaux et des climats".